

Des technologies contre l'oubli

■ Lorsque les derniers témoins auront disparu, l'horreur de l'Holocauste sera facilement oubliée. Sauf que scanners et radars ressuscitent le passé. Comme récemment en Lituanie.

Quand j'ai tourné mon film documentaire "Les derniers témoins" avec des rescapés belges des camps de concentration, je suis retourné avec un survivant sur le lieu de sa mémoire. Il a indiqué avec beaucoup de conviction l'endroit où se trouvait selon lui sa baraque, où il avait passé plusieurs mois. Poliment, le guide local essayait d'expliquer qu'il se trompait, que les baraques se trouvaient quelques dizaines de mètres plus loin. Mon témoin restait inflexible.

Un des plus grands négationnistes de la Shoah, l'historien français Robert Faurisson, exploite le manque de fiabilité de la mémoire humaine. Si un détail est faux, alors rien n'est vrai dans le témoignage. Fort de cette méthode rigide il a qualifié l'existence des chambres à gaz comme un mythe.

Le problème de l'historiographie de l'Holocauste est qu'elle dépend de témoignages subjectifs, parce qu'à la fin de la guerre, les nazis ont tout fait pour éliminer les preuves de leurs atrocités. Lorsque les derniers témoins auront tous disparu, l'horreur sera d'autant plus facilement ignorée ou oubliée... A moins que la technologie moderne l'empêche.

Voilà ce qui est arrivé le mois dernier à Ponar en Lituanie (Paneriai

aujourd'hui), un camp de concentration peu connu, près de la capitale Vilnius. Jusque récemment, il n'y avait que des témoignages oraux des onze survivants. Ici, 70 000 juifs et 30 000 Polonais ont été brutalement exécutés et jetés dans des fosses communes.

Quand l'armée russe se rapprochait, les nazis ont forcé des prisonniers juifs à déterrer les 100 000 corps et à les brûler. Parfois, les Juifs reconnaissaient les restes des membres de leur famille. Cette tentative désespérée des nazis de cacher leurs crimes a transformé le camp de Ponar en un terrifiant spectacle dantesque...

Parce qu'il ne reste presque plus rien du camp, les histoires des survivants risquaient d'être considérées comme des mythes. Comme cette histoire du tunnel qu'aurait creusé des prisonniers juifs pour s'échapper de cet enfer. Les juifs qui devaient déterrer les corps savaient qu'ils seraient liquidés à la fin de leur travail terrible. Aucun témoin ne pourrait en effet survivre. En désespoir de cause, de leurs mains et quelques cuillères, ils ont creusé pendant des mois un tunnel.

Les onze survivants ont raconté toute leur vie l'histoire de ce tunnel de soixante centimètres de large, un mètre et demi sous la terre, trente mètres de long. Mais leur histoire semblait peu crédible, puisqu'aucune trace du tunnel n'avait été trouvée. Après la guerre, les forces d'occupation russes s'intéressaient seulement aux soldats soviétiques qui avaient été tués dans le camp. Les histoires juives à propos

d'un tunnel d'évacuation n'entraient pas dans leur propagande...

Il y a quelques années seulement a été placée une plaque commémorative pour les victimes juives et polonaises. Récemment, les ruines du camp ont été étudiées par une équipe archéologique de l'Université américaine de Hartford. La surface a été analysée avec radars et scans les plus sophistiqués. Ainsi, des fosses communes ont été découvertes contenant les cendres de 100 000 personnes. Mais aussi le tunnel qui est de-

venu grâce à ces chercheurs un fait historique.

La même équipe a aussi découvert les vestiges souterrains de la Grande Synagogue de Vilnius. Les nazis l'avaient détruite et après la guerre les Soviétiques avaient construit une école sur les ruines. Personne ne se souvenait qu'il y avait eu une synagogue à cet endroit. Ainsi, les scanners ont ressuscité le passé oublié de Vilnius, où autrefois vivaient 100 000 Juifs.

Sans la ténacité de l'équipe américaine, le tunnel n'aurait jamais été découvert et l'histoire aurait été rejetée comme une fabrication. Une preuve impressionnante de l'importance que peut avoir la technologie moderne dans la lutte des historiens contre leur plus grand ennemi : l'oubli humain...

**LUCKAS
VANDER TAELEN**

Journaliste flamand
indépendant,
collaborateur
au "Tijd", "De
Standaard" et "Knack"